

Nuits Blanches 2006 : labyrinthes conceptuels dans les églises parisiennes

Article rédigé par Aude de Kerros, le 13 octobre 2006

La Nuit Blanche du samedi 7 octobre a été une nuit consacrée, comme tous les ans depuis cinq ans, à l'art contemporain [1]. Ainsi, la place de la Concorde a été illuminée en bleu Klein, les murs du Musée de la Chasse ressemblent à un bassin où bouillonnent des carpes grâce à Tania Mouraud.

Chez Ma Tante, en face, Jean Michel Othoniel a accroché au mur un immense collier de verre. Dans le quartier de la Goutte d'or des éléments de mobilier sont installés à la verticale sur les murs, c'est My home is your home d'Erwin Wurm. Non loin, à l'église Saint-Bernard, une tête de mort de Subodh Gupta, gigantesque assemblage de casseroles, répond au titre de Very Hungry God [2], etc.

Un million et demi de promeneurs ont arpenté la capitale pour goûter à cet art contextuel où le lieu fait partie de l'œuvre. Le grand jeu est de subvertir le lieu en le détournant. On brise les significations établies pour "resignifier" le lieu autrement, pour le critiquer, ou pour montrer ce que l'on ne veut pas voir. Tout cela sur un mode ludique, humoristique, critique, violent, blasphématoire, selon les œuvres.

La bombe conceptuelle de Saint-Eustache

Prenons un exemple et décrivons le dispositif d'une de ces petites bombes conceptuelles.

En l'église Saint-Eustache une œuvre a été faite sur mesure pour être posée sur le cercle qui décore le pavement au centre du cœur. Il s'agit de Heaven ("Ciel") : une couronne de fil de fer barbelé en fonte d'aluminium de 3 mètres 40 cm de diamètre créée par Philippe Perrin, connu pour ses agrandissements spectaculaires d'armes (couteaux à cran d'arrêt, poings américains, lames de rasoir, etc.)...

Comme pour toute œuvre conceptuelle, un texte est nécessaire ainsi qu'un médiateur pour l'expliquer. D'ailleurs 140 médiateurs, appointés par la mairie, étaient à pied d'œuvre dans tout Paris ce soir-là pour catéchiser les promeneurs perplexes.

À Saint-Eustache, c'est Yves Trocheris, vicaire, qui opère. Il est l'auteur d'un texte qui nous fait entrer dans le concept de l'œuvre où le nom et la dimension sont subverties.

La dimension. Philippe Perrin explique bien, dans divers catalogues qui présentent son œuvre, quelle est la fonction du changement d'échelle : En agrandissant considérablement un objet ou son image le message premier se dissipe au profit d'un autre message à la forme identique et au contenu différent. Ici, la couronne d'épines perd donc sa signification pour en acquérir une autre qu'il faut faire l'effort de découvrir.

Le nom. Le vicaire souligne que si l'on devait reprendre la signification religieuse qui lui est traditionnellement attribuée, cette couronne aurait dû s'appeler : "Passion de Jésus-Christ" ou "Christ-Roi". Cependant, le nom de cette couronne est plutôt celui d'une chanson rock [...].

L'allusion prudemment s'arrête là. Comprenne qui pourra ! Dieu merci, la chanson évoquée, Stairway to Heaven de Jimmy Page est célèbre. C'est un de ces rythmes si réussis qu'il est dans toutes les têtes depuis 1971. C'est le disque le plus vendu de l'histoire de la musique ! Outre ce détail remarquable, il faut ajouter qu'il est entouré d'une légende qui n'a pas nui à son commerce. Le texte de la chanson dit de mille manières : Les mots ont deux sens. Un sens quand on l'écoute à l'endroit, un autre quand on l'écoute à l'envers. Un message subliminal renverse le sens et fait que le Stairway to Heaven ("Escalier vers le Ciel") devient "Highway to Hell" (Autoroute vers l'Enfer).

La subversion du lieu

Mais il est une troisième subversion que le vicaire, qui n'est pourtant pas ignorant en matière d'AC [1], a éludé, ou dont il n'a pas compris la portée. C'est le détournement du lieu. Le contexte, partie de l'œuvre : la messe qui y est dite, les prêtres qui officient, le texte écrit par le vicaire, les fidèles et les badauds qui

regardent. Ôtez la couronne de barbelé de ce lieu, enlevez lui son titre, Heaven, le concept essentiel à l'œuvre s'abolit, l'œuvre n'existe plus et redevient objet commun sans identité.

Le brave vicaire est confronté à une rude tâche. Il doit s'adresser à deux publics à la fois : ses paroissiens mélomanes qui viennent à Saint-Eustache de loin pour assister aux plus belles liturgies de Paris et le jeune public des Nuits Blanches. Il mentionne la référence rock pour les uns et tente charitablement de rassurer les autres en leur parlant un langage qu'ils connaissent. Il vante l'œuvre : Cet objet est beau. Estimant que ce n'est pas suffisant pour rassurer le paroissien, il ajoute : Il est minutieusement conçu et à la matière parfaitement travaillée. Philippe Perrin, je tiens à le souligner, est particulièrement soucieux de la qualité de l'objet qu'il crée.

Ainsi l'auteur est présenté comme un bon artiste au sens traditionnel du terme, et comme un artisan consciencieux... Ces arguments feraient sourire un adepte de l'AC pour qui le critère de la beauté n'est pas pertinent, pour employer leur jargon. La beauté est tout au plus un concept, comme le kitsch, le trash ou le joli... Le bel ouvrage n'a pas davantage une valeur pour l'art contemporain. C'est aussi un concept, comme le bien fait, le mal fait ou le pas fait. Ce ne sera jamais une finalité comme c'est le cas pour l'artisan.

Enfin le vicaire lance son dernier argument : Par ailleurs ce même objet respecte absolument la mesure de l'espace dans lequel il est inséré. Il aimerait que nous apprécions l'honneur que l'on nous fait... Pensez donc, une œuvre faite sur mesure pour Saint-Eustache ! Certes ! Si l'objet épouse le contexte, c'est qu'il a été créé pour cela afin de le détourner, c'est le concept de l'œuvre. Voilà un exemple frappant du fameux syndrome de Stockholm où la victime prise en otage tombe amoureuse de son ravisseur.

Et le concept ?

Curieusement il est une chose essentielle que le texte évoque mais ne dévoile pas, c'est le concept... Le titre et le changement de dimension nous préviennent deux fois que l'objet signifie autre chose que la référence établie.

Il faut savoir que le dogme de l'AC prétend que l'objet ne signifie que lui-même. Le vicaire le souligne dans son texte. "Ce qui compte, c'est l'objet lui-même". Cela ne fonctionne pas comme un symbole, signe visible d'une réalité invisible et transcendante. Cet objet trouve sa référence en lui-même. C'est une sorte d'idole moderne.

Certes, l'AC est très attaché à l'idée de polysémie. Selon le dogme, l'objet signifie ce que l'on veut, le regardeur apporte avec lui le sens de l'œuvre. Le vicaire le souligne : Tenter ce regard est à la portée de tous. C'est ainsi d'ailleurs que l'AC estime que le regardeur fait l'œuvre au même titre que l'artiste. Mais comme l'AC est une utopie, il faut bien dire qu'il existe quelques contradictions avec la réalité : - l'AC peut tout signifier sauf ce que cela signifie. La signification originelle est totalement exclue.

- et puis il y a cet objet lui-même qui nous ramène vers des choses connues de tous. Il y a donc des significations plus prégnantes que d'autres. Tout le monde associe les barbelés à Auschwitz. Tout le monde sait que quelque chose qui est par terre, comme cette couronne, est située à l'opposé du Ciel qui est en haut. Donc l'inversion se fait : ceux qui proclament le Ciel sont ceux qui créent l'enfer sur terre. Entre les Églises détournées pour faire la promotion de nos grands couturiers comme à Versailles*, et les églises qui deviennent elles-mêmes œuvres conceptuelles, nous avons le choix !

Pourquoi ne pas préserver dans la ville un lieu qui échapperait au bruit, au mercantilisme et à la fureur du temps ? Un lieu de prière, de pardon et de consolation ? Si quelque part ne subsiste pas la réalité du transcendant, du sacramentel et du sacrement que deviendra le monde ?

Par ailleurs est-ce un signe de santé que d'être manipulés, subvertis, méprisés et contents de l'être ?

[Mise à jour, 16 novembre : des propos de l'auteur ayant été attribués à tort à Y. Trocheris, nous avons revu

la mise en page du 13 octobre pour respecter les propos de chacun. Nous prions Aude de Kerros et Yves Trocheris de bien vouloir nous en excuser.

La rédaction]

*Nota : Décryptage abordera la semaine prochaine les questions posées par l'exposition Christian-Lacroix à la chapelle royale de Versailles, et notamment sous l'angle juridique et canonique.

[1] L'AC : abréviation de Art Contemporain, qui se définit comme pouvant être tout ce que veut l'artiste à condition d'être consacré par les institutions. Ce terme a été employé par Christine Sourgins qui explique bien tous ces dispositifs conceptuels dans Les Mirages de l'Art Contemporain, La Table Ronde, 2005.

[2] Dieu affamé, avide. Quatre autres églises parisiennes ont été investies ce soir-là par des œuvres conceptuelles. Ce sont des lieux de prédilection pour l'AC.

? D'accord, pas d'accord ? Envoyez votre avis à Décryptage

?